

- Oferlein, fils de Teublin, 32 a [1412].
 Pfefferlein (voir Fefferlein).
 Pelchin et Peltlein de Salzburg, 31 b [1414, 1420].
 Rachim (voir Nachem de Traiskirchen).
 Rablein ben Hendlein, 23 b [1403].
 Rablein ben Steussel, gendre de Jækel, 7 a [1393].
 Rablein ben Haschlein, 31 a [1414].
 Rifka, veuve de maître Abraham (= Rabbi Abraham Klausner de Vienne), 29 b, 30 a, 30 b, 31 a, 31 b, 32 a [1408, 1420].
 Rosel de Tirna, 1 a, 7 a, 8 a [1389, 1393].
 Salman (fils de Méir Hallévi de Vienne), 21 b, 24 b, 25 a [1401, 1403].
 Schaftlein, gendre de Josefine, 1 a [1398].
 Schaflein, gendre de Josepin de Feldsberg, 1 a [1398].
 Selikman de Prunn, 4 b, 17 a [1392, 1397].
 Slæmlein, gendre de Steussel, 15 a [1396].
 Schalom ben Werach de Znaim, 20 b [1400].
 Schaul, fils de maître Abraham de Vienne, 29 b, 30 b, 31 a, 31 b, 32 a, 32 b, 36 b, 37 a, 37 b [1408, 1418].
 Smærlein ben Schaflein le chanteur, 32 b, 33 b [1414, 1418].
 Sussmann, gendre de Josepin de Feldsberg, 18 b, 23 b [1399, 1403].
 Tobias *Charner* (loueur de voitures), 7 b, 8 b, 9 a, 10 a, 20 a, 20 b [1394, 1399, 1400].
 Tretzlein, 26 a, 69 b, 27 b [1404, 1405, 1406].
 Wenusch ben Gruba de Retz, 36 a, 37 b, 34 b [1416, 1419].
 Winklein, fils de maître Neudlein, 24 a [1403].
 Wuckerlein, 6 b [1393].
 Zærklein, gendre de Jehiel Knofloch, 25 b [1405].

LES JUIFS D'ORIENT

D'APRÈS LES GÉOGRAPHES ET LES VOYAGEURS

(SUITE¹)

IV

MM. Israël Lévi et S. Reinach ont, dans des articles antérieurs, donné des extraits relatifs aux Juifs de quelques anciens récits de voyages. C'est là, en effet, une source très abondante pour l'histoire des Juifs, surtout dans le Levant, et à laquelle on n'avait qu'insuffisamment puisé avant eux. Nous ne faisons ici que suivre la voie qu'ils nous ont indiquée.

Les « voyages » dont nous allons donner des fragments ne comprennent qu'une certaine région et une certaine époque, le Levant au XVI^e siècle. Mais cette limitation a l'avantage de rapprocher facilement, et de compléter ainsi les unes par les autres, des observations faites à peu d'années de distance, sur les mêmes événements, les mêmes personnes ou les mêmes mœurs. Elle permet aussi d'éliminer de prime abord certains auteurs, car on s'aperçoit qu'ils ne font que reproduire, parfois textuellement, les récits de leurs devanciers sans les citer — supercherie, paraît-il, assez fréquente... autrefois !

PIERRE BELON, du Mans, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois livres.* (A Monseigneur le Cardinal de Tournon). Paris, 1555, in-4°.

¹ Voir *Revue*, t. XVIII, 101 ; t. XX, 88.

« Pierre Belon, docteur en médecine de la Faculté de Paris, naquit dans le Maine, en 1518, et fut assassiné près de Paris, en 1564, âgé de quarante-six ans. L'on a de lui plusieurs ouvrages sur les oiseaux, les poissons et les arbres conifères¹. » Pierre Belon voyagea dès sa jeunesse, notamment en Allemagne. En 1546, François I^{er} et le cardinal de Tournon adjoignirent à la mission diplomatique de M. d'Aramon, nommé ambassadeur à Constantinople, une véritable mission scientifique composée de Pierre Belon et de Pierre Gilles, complétée un peu plus tard par les missions littéraires de Guillaume Postel, de Juste Tenelle, etc. Le choix du cardinal de Tournon avait été heureux : le livre de Belon est le plus savant et le plus intéressant de tous les voyages du Levant écrits en langue française au xvi^e siècle.

« Notre départ, dit Belon, fut du vivant du roy François l'an mil cinq cents quarante-six, et le retour l'an mil cinq cents quarante-neuf. » Arrivé à Constantinople, au printemps de 1547, Belon fit son premier voyage jusqu'à Salonique, en passant par les îles de Lemnos et de Thasos et le mont Athos, et en revenant par la côte de Macédoine. Puis il se joignit, pour un plus grand voyage, à M. de Fumel, venu, en 1547, comme ambassadeur extraordinaire d'Henri II, et visita l'Égypte, la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure. Il revint sans doute en France par mer et visita la Crète. Il dut passer alors par les côtes de Thessalie et de Grèce. Mais il ne nous dit rien de ce dernier pays.

PREMIER LIVRE

CHAPITRES XLIX ET SUIVANTS.

De quatorze pages fort curieuses consacrées à la description des mines de Siderocapsa², près de Salonique, citons ces quelques lignes :

Siderocapsa est cette place anciennement nommée Chrysites : maintenant est un village d'aussi grand revenu au Turc, pour la grande quantité de l'or et de l'argent qu'on y fait, que la plus grande

¹ Note manuscrite sur un exemplaire de 1555.

² Sur les mines de Siderocapsa (auj. Sidrecaisi), voir Amy Boué, *Turquie d'Europe* (1840), t. I, p. 377 ; Urquhart, *La Turquie et ses ressources*, t. II, 120, et la très intéressante description de la Turquie d'Europe par Hadji Khalifa (première moitié du xvii^e siècle) (*Rumili und Bosna geographisch, beschrieben von... Hadschi Khalifa*, traduit par de Hammer ; Vienne, in-8°, 1812), page 82.

ville de toute la Turquie : et toutefois n'a pas longtemps qu'on a commencé de nouveau à tirer la mine pour faire l'or et l'argent (44 b). Les ouvriers métallaires qui y besongnent maintenant sont, pour la plupart de nation Bulgare.

Les paysans des villages circonvoisins, qui viennent au marché, sont Chrestiens et parlent la langue Servienne et Grecque. Les Juifs, en cas pareil y sont si bien multipliez qu'ils ont fait que la langue Espagnolle y est quasi commune : et parlant les uns aux autres ne parlent autre langage (44 b, 45).

Ce que le grand Turc reçoit chaque mois de sa part sans en ce comprendre le gaing des ouvriers, monte à la somme de dixhuict mille ducats par mois, quelque fois trente mille, quelque fois plus, quelque fois moins. Les rentiers nous ont dit n'avoir souvenance qu'elles ayent moins rapporté depuis quinze ans, que de neuf à dix mille ducats par mois pour le droict dudit grand seigneur. Les métaux y sont affinez par le labeur tant des Albanois, Grecs, Juifs, Valaques, Cercasses et Serviens que des Turcs.

Celui qui départait l'argent d'avec l'or, par la vertu de l'eau forte, estait Chrestien Armenien. Les noms dont ils usent pour le jour d'huy à Siderocapsa en exprimant les choses métalliques ne sont pas Grecs ne Turcs : car les Almans qui commencèrent nouvellement à besongner, aux susdites mines, ont enseigné aux habitants à nommer les choses métalliques es terres et instruments des minières en Alman, que les étrangers, tant Bulgaires que Turcs ont retenu Ils ont coutume de besongner toute la sepmaine commençant le Lundy et finissant le Vendredy au soir, d'autant que les Juifs ne font rien le Samedy (p. 45 b).

. . . . Nous allasmes expressément regarder dans l'un des Spiracles des minières, qui avoit n'a pas longtemps esté d'un moult grand revenu à son maistre qui estoit Juif, mais avoit esté contraint de l'abandonner combien qu'il fut abondant en métal : car il y avoit un esprit métallique, que les latins nomment *Dæmon Metallicus*. Et pour autant qu'il se montra souventes fois aux hommes en la forme d'une chèvre portant les cornes d'or, ils nommèrent le pertuis susdit Hyarits cabron. . . . Ce diable métallique estoit si mal plaisant que nul n'y vouloit aller n'en compagnie ne seullet. La peur ou frayeur ne les engardoit pas d'y entrer : car il y a encore d'autres diables métalliques : et mesmement nous fust dit qu'ils ne faisoient point de nuisance. Il y en avoit d'autres qui aidoyent aux ouvriers à travailler es mines (50 b-51).

Ainsi, il y avait dans ces mines des Juifs, ouvriers, entrepreneurs et sans doute aussi « rentiers » (= fermiers). Mais ne sont-ce pas des Juifs qui, sous le règne de Soliman, ont contribué à la reprise de cette exploitation si avantageuse pour le Trésor impérial ? Ce sont des « Almans », dit Belon.

Qu'est-ce donc que ces Almans ? La réponse n'est pas très facile.

Notons d'abord qu'au milieu du XIII^e siècle, des mineurs allemands vinrent de Saxe, appelés par les despotes serbes, s'établir au centre de la péninsule balkanique, dans la région montagneuse et métallifère qui sépare le bassin de la Morava de celui du Wardar. Ces Saxons initièrent la population serbo-bulgare au travail minier; Novo-Brdo fut le centre de cette exploitation, qui persista après la chute du royaume de Serbie, sous Mahomet II (Amy Boué, *Turquie d'Europe*, I, 376) et que Hadji-Kalfa signale encore au XVII^e siècle. Ces mineurs serbes et bulgares se sont-ils peu à peu répandus plus au sud dans les autres régions métallifères, à Karatova, puis à Sidrekaisi, dans la Chalcidique? Ont-ils apporté là les procédés appris des Allemands, ou même quelques familles de mineurs saxons sont-elles venues s'établir avec eux à Sidrekaisi? C'est fort admissible. Mais cette hypothèse n'implique pas du tout qu'en 1549 l'exploitation fut *nouvellement* commencée, comme l'assure Belon.

Faut-il donc chercher à une date plus rapprochée du voyage de Belon la venue de ces Almans? Il ne peut être question d'une immigration volontaire de chrétiens allemands, au XVI^e siècle, sous la domination turque, il n'y en a d'ailleurs pas trace. Les seuls chrétiens allemands ou hongrois qui vinrent alors en Turquie, furent les jeunes gens ou les enfants que les Turcs transportèrent de force et dont ils avaient besoin « pour le sérail et pour le recrutement de l'armée » (Sayous, *Histoire des Hongrois*):

Là où les Turcs voulurent raviver une certaine activité commerciale et industrielle, c'est-à-dire dans les grandes villes, dans les ports et sans doute aussi dans les centres miniers, ils durent songer surtout à transplanter des Juifs hongrois-allemands. Or, le fait (et c'est ici que nous arrivons à une explication peut-être plus satisfaisante) est précisément signalé dans la première moitié du XVI^e siècle, et tout d'abord par Belon lui-même dans la suite de son voyage de Salonique à Constantinople.

Tous les habitants de Tricala¹ et de Ceres parlent Grec vulgaire : mais les Juifs qui y sont parlent Espagnol et *Alman* (p. 56).

¹ Il y a ici évidemment une erreur de Belon. L'ensemble de son récit montre bien qu'il est allé de Salonique, par terre, en longeant le lac Beschik (qu'il nomme Péschiac) jusqu'au « Strimonius Sinus » — aujourd'hui golfe d'Orfano; puis il a remonté le Strymon (auj. Strouma ou Kara-Sou), jusqu'à Ceres, aujourd'hui Seres, chef-lieu d'un des livas du vilayet de Salonique (l'ancienne Serrae). Mais pourquoi place-t-il en aval de Seres, sur le Strymon, la ville de Tricala, anciennement Trikka, qui est en Thessalie sur le Pénée? Pourquoi assimile-t-il Seres à Cranon, autre ville ancienne de Thessalie? Est-ce une confusion avec un autre voyage qu'il a fait ou qu'on lui a raconté? Une erreur provenant d'un nom mal compris? Amy Boué signale près de Seres un village nommé Skala.

Ceres est aujourd'hui Seres : la ville que Belon nomme Tricala, ne peut guère être qu'Orfano, à l'embouchure du Strymon (Hadji-Kalfa appelle le fleuve Orfan, comme la ville). Belon arrive ensuite à Cavallo qu'il assimile à Bucéphala, citée par Pline.

Bucephala..... est maintenant une très belle habitation : et n'y a pas longtemps qu'elle estoit déserte et toute ruinée. Mais depuis que les Turcs retournèrent de la guerre de Hongrie et qu'ils amenèrent tous les Juifs qu'ils trouvèrent dedans Bude, Pest et Alba Regal ou Albe Real et qu'ils les eurent envoyé habiter à La Cavalle, à Tricala ou Trica, et à Ceres ou Crannon, elle a toujours esté habitée : et maintenant il y a plus de cinq cents Juifs avec les Grecs et les Turcs (p. 58).

Cette émigration ou plutôt cette transportation d'Askenazim en Turquie au XVI^e siècle est bien peu connue. L'histoire ne s'est guère occupée que de la grande immigration des Juifs, venus d'Espagne et de Portugal. Graetz signale, il est vrai (t. IX, p. 30), d'après Gerlach et les Consultations de l'époque, des communautés de Juifs allemands et hongrois à Constantinople. On trouve dans Hammer (*Histoire de l'empire Ottoman*, t. III, p. 63 et 643), cet extrait d'un chroniqueur turc : 22 septembre 1526 (après la bataille de Mohacz et la première prise de Budapest par les Turcs), *les Juifs sont bannis de Budapest et embarqués sur des bateaux qui retournent en Turquie par le Danube*. N'y a-t-il pas là sûrement une corrélation avec la transportation des Juifs de Bude à Cavallo, à Orfano et à Seres, dont parle Belon? Et ces Askenazim de Hongrie, ces « Alamanes », comme les appelaient leurs coreligionnaires espagnols, ne seraient-ils pas au moins, en partie, les « Almans » des mines de Siderocapsa?

Belon parle d'une transportation du même genre après la prise d'Albe-Royalé (= Stulweissenburg). Mais cette ville ne fut prise qu'en 1543 (troisième campagne de Hongrie). Nous n'avons pu trouver confirmation du fait.

Belon nous montre ainsi Cavallo (La Cavalle) restaurée par l'immigration juive, mais surtout grâce aux soins du célèbre grand-vizir Ibrahim, qui y fait construire un aqueduc et un Carbachara (caravansérail). Belon donne la description curieuse de ces hôtels-hôpitaux turcs :

Nous avons voulu bien spécifier quelle chose ils baillent aux passants par aumosnes. Nul ne vient là qui soit refusé, soit Juif, chretien, Idolatre ou Turc (p. 59 b).

Le fanatisme ottoman avait ainsi un certain sentiment de cha-

rité égale pour tous les malheureux, quel que fût leur culte, que l'Occident était encore bien loin de connaître à cette époque.

Belon, continuant sa route arrive à Chapsylar, l'ancienne Cypsela¹, célèbre par ses mines d'alun, et s'arrête plusieurs jours pour examiner l'exploitation :

La plus grande partie des habitants sont Turcs : peu y en a qui soyent Grecs. Il y a bien quelques Juifs desquels l'un tenait l'arrentement du revenu de l'Alun : chez lequel nous logeasmes pour mieux entendre la vérité et la manière de le faire (p. 64 b).

A propos des poissons de la Propontide (mer de Marmara), Belon fait plusieurs observations relatives à la prescription mosaïque qui défend l'usage de poissons sans écailles. Mais citons d'abord à ce même sujet une anecdote tout à fait piquante de son séjour à Siderocapsa :

Le lac qu'ils nomment de nom vulgaire Peschiac (= auj. Beschik) ou bien Covios n'est qu'à deux journées de Saloniki et à demie journée de Siderocapsa : où il y a diverses espèces de poissons.... Nous apportasmes des poissons qu'ils nomment Claria. En les montrant en public, il s'assembla plusieurs Juifs costumiers de les manger, qui disoient que ce poisson avoit des écailles, et que pour cela ils en pouvaient bien manger. Car les Juifs, quelque part qu'ils soyent, ne mangent jamais poisson qui n'ait escaille. Mais n'y en voyant aucunes, les mismes en telle doute et en si grande dispute entre eux, qu'ils estoient prêts à se donner des coups de poing : Ceux qui estoient venus nouvellement d'Espagne, accusoient les autres, imputants cela à mauvaise coutume. Les prestres qui estoient là présents, espluchants chaque chose par le menu, regardants le poisson plus exactement, trouvèrent quelques rudiments d'écailles. Alors convindrent ensemble, ayants conclud que sans scrupule ils en pouvoient bien manger : et toutesfois trouvons que Claria n'a point d'écailles et que c'est ce que ceux de Lion nomment une Lotte et à Paris une Barbote (p. 52).

Plus loin Belon parle d'un poisson nommé Glanis :

Les Juifs n'en mangent point parce qu'il n'a aucunes écailles (74 b).

Il y eut une liqueur nommée Garum qui estoit anciennement en aussi grand usage à Rome comme nous est le vinaigre pour l'heure présente. Nous l'avons trouvée en Turquie en aussi grand cours qu'elle fut jamais. Il n'y a boutique de poissonnier qui n'en ait à vendre en Constantinople. Tels vendeurs..., les Romains les nomment Piscigaroli : qui est diction procédente de l'appellation du

¹ Ipsala, près de la Maritza, entre Enos et Demotika.

poisson et du Garum. Il n'y a guère que le Trachurus que les Vénitiens nomment Saro et les Maquereaux qui leur puissent servir à en faire. Cette liqueur de Garum estoit anciennement tant estimée que Pline la nomme liqueur très exquise disant qu'il n'y avait rien de plus requis à Rome. Mais, il dit, qu'il y en avoit de plusieurs sortes. Et de fait, nous croyons bien qu'on en peut aussi faire de poissons ayants escaille. Et pour monstrier que les Juifs ont de tout temps observé leur austérité en leur manière de vivre, nous mettrons les mots de Pline parlant de ce Garum : *Aliud vero ad castimoniarum superstitionem* (dit-il) *etiam sacris Judæis dicatum quod sit e piscibus squama carentibus*¹. C'est-à-dire l'autre sorte de Garum est dédiée à la chasteté des superstitions et aussi aux Juifs sacrez, qui est fait de poissons qui n'ont point d'escaille. Si nous n'eussions sceu qu'ils observent encor pour le jourd'huy de n'user du commun Garum, nous n'eussions pas dit cecy. Car aussi ont-ils quelques apprests particuliers qui sont expressément faits pour leur usage : comme aussi est-il une sorte de drogue faite d'œufs d'Esturgeon, que tous nomment Caviar, qui est si commune en repas des Grecs et Turcs par tout le Levant, qu'il n'y a celui qui n'en mange, excepté les Juifs scachants que l'Esturgeon est sans escaille. Mais ceux qui habitent à la Tana² qui prennent moult grande quantité de Carpes, scavent leur mettre les œufs à part : et les saler de telle sorte qu'ils sont meilleurs qu'on ne pourroit bonnement penser et en font du Caviar rouge pour les Juifs qu'on vend aussi à Constantinople. Toutes ces choses sont spécifiées par le menu en deux livres, ou avons mis les portraits de tous poissons³ (p. 72).

DEUXIÈME LIVRE

VOYAGE EN ÉGYPTÉ, PALESTINE, ETC.

Quelques détails, moins intéressants, sur les Juifs de diverses villes :

La ville (Gallipoli) est habitée de Grecs, Juifs et Turcs (p. 77 b).

Alexandrie. — Le naturel des Alexandrins est de parler Arabe ou

¹ Pline, Histoire nat., liv. XXXI, chap. XLIV. Il convient de ne pas trop ajouter foi à cette citation de Pline, ainsi qu'à la traduction qu'en donne Belon. Le sens exact de la phrase de Pline semble dire précisément le contraire de ce qui est prescrit dans le Lévitique et de ce que Belon a observé. Aussi a-t-on voulu lire souvent « *abdicatedum* » au lieu de « *dicatum* » et « *squamam habentibus* » au lieu de « *squama carentibus* ». — Une autre leçon donne « *Idæis sacris* » (les rites de l'Ida), au lieu de « *Judæis sacris* » ! Ce n'est peut-être pas la moins vraisemblable.

² Tanais, à l'embouchure du Don.

³ « *De aquatilibus libri duo* », 1553, in-8°, avec figures.

More : mais les Turcs estant meslez avec eux, usent de langage beaucoup différent : et aussi, pour ce qu'il y a plusieurs Juifs, Italiens et Grecs, l'on y parle divers langages... Et les Juifs aussi y ont semblablement leur Eglise à part (96 b, 97).

Rosette. — Plusieurs Juifs y habitent qui se sont si bien multipliés par tous pays où domine le Turc qu'il n'y a ville ne village qu'ils n'y habitent et ayant multiplié (98 b).

Le Caire. — Les marchands qui ont leurs boutiques au Caire sont de diverses nations, comme Juifs, Turcs, Grecs et Arabes. Mais les Juifs pour la plus grande partie y parlent Espagnol, Italien, Turc, Grec et Arabe (p. 118).

Sur le trajet du Caire à Jérusalem, par caravane, épisode amusant :

Nous estions partiz longtemps avant jour, laissant le rivage de la mer Méditerranée : et à jour ouvert la caravane et le Sangiac¹ se reposèrent pour obéir à quelques Marannes Juifs qui estoient à la troupe et luy avoyent donné quelque présent pour les attendre. Les dictz ayants faits plus finement, prendre advantage le vendredy au soir, et gagnèrent quelque peu le devant pour se reposer : car ils ont de coustume de ne travailler le jour du Samedy (p. 138).

En Judée, Belon fait l'observation suivante :

La terre cultivée par dessus les rochers est faite en manière d'eschelons, qui montre la diligence des Juifs du temps passé en accourant les terres : qui rendoyent leur territoire lequel de soy est pierreux et infertile, cultivé et abondant en fruicts (p. 140 b).

Citons aussi les curieuses superstitions que Belon rapporte, sans y croire d'ailleurs :

Les Juifs nous vouloyent donner à entendre qu'il y a un pays par delà Ebron, habité des Juifs, dont ils ont nouvelles quand ils veulent, non par les Juifs, mais par autres gents : car il y a un fleuve qui court tousjours, hors mis que le samedi il se tarist totalement en son lict : mais parce qu'iceux, qui n'osent aller le jour du samedi ne peuvent partir de là et que ledict fleuve n'est navigable, par cela leur convient demeurer, et ne se peuvent voir l'un l'autre. Or il est manifeste que cela est mensonge et qui n'est pas nouvelle. Car Pline a escrit chose semblable au chapitre premier du trente et unième livre, disant qu'il y a un ruisseau en Judée qui se tarist tous les jours du Samedy. Mais nous estants en Judée avons sceu que c'est

¹ Sangiac : Bey gouverneur d'un sandjak, subdivision d'une province.

chose fausse, comme aussi est ce que plusieurs pensent que les Juifs perdent de leur sang le vendredy saint. Et nous estants avec eux au Vendredy-saintz, n'avons onc apperceu qu'ils perdissent sang non plus qu'es autres jours de la semaine (145 b).

Belon arrive à Tibériade, au bord du lac de Génésareth :

Les villages sont maintenant habitez des Juifs qui ont nouvellement basty en tous lieux autour du lac et pour y avoir inventé des pescheries, l'ont rendu peuplé qui estoit auparavant désert (149).

Damas. — Il y a grand nombre de Juifs en Damas, et sont enfermés à part comme en Avignon.... Il y a un pacha en Damas comme au Caire, qui a son logis hors la ville. Il ne se tient pas au chasteau crainte de rebellion. Car un de ses prédécesseurs gagna si bien l'amour du peuple qu'il vouloit se faire seigneur absolu : et sortir en plaine campagne avec ses gentz contre ceux que le Turc y avoit envoyez pour les combattre. En ces entrefaites il avoit promis aux gents de sa compagnie qu'il leur donneroit le pillage des Juifs. Mais fortune permist qu'il fut vaincu, et fust défait en bataille : dont les Juifs feirent grande feste et encor se glorifient maintenant disants que la victoire du Turc contre ledict Bacha fut à cause qu'ils avoit délibéré les piller et en mémoire ils célèbrent une feste tous les ans à tel jour que ledict Bacha fut défait, et dient avoir écrit icelle victoire en leurs registres. Il n'y a aucun Juif vivant pour le jourd'hui qui n'ait espoir de voir Jérusalem retourner en leurs mains. C'est pourquoi ils tiennent les faits en registres de toutes choses qui se font (150 b).

Ici la mémoire de Belon l'a évidemment trahi : il place à Damas un fait qui lui fut, sans doute, raconté au Caire : l'histoire de la révolte et de la mort du fameux Achmed Schaitan, pacha d'Egypte (1524). Les détails touchant la fête annuelle et aussi les « registres » commémoratifs ne laissent aucun doute à ce sujet. Il est superflu d'ajouter qu'on ne connaît dans l'histoire de Damas au xvi^e siècle aucun fait de ce genre.

Belon continue sa route vers Antioche. A Hamah

Nous trouvâmes de toutes sortes de victuailles. Et d'autant que les Grecs, Arméniens et Juifs sont espars par toutes villes entre les Turcs, cela est cause qu'ayons toujours trouvé du vin par toutes les villes où nous arrivions (p. 155 b).

Dans le reste de son voyage, Belon se borne à constater la présence de Juifs à Antioche (p. 160 b) et à Adana (p. 161) — et aussi à la fin du troisième livre (p. 197), à Kute (= Kutaieh).

TROISIÈME LIVRE

OBSERVATIONS SPÉCIALES SUR LES DIFFÉRENTES POPULATIONS
DU LEVANT, ETC.

Belon consacre ici aux Juifs un chapitre entier.

CHAPITRE XIII. — *Les Juifs habitants en Turquie.* — Les Juifs qui ont été chassés d'Espagne et de Portugal ont si bien augmenté leur Judaïsme en Turquie, qu'ils ont presque traduit toutes sortes de livres en leur langage hébraïque et maintenant ils ont mis impression à Constantinople, sans aucuns points. Ils y impriment aussi en Espagnol, Italien, Latin, Grec et Alman; mais ils n'impriment point en Turc ni en Arabe; car il ne leur est pas permis. Les Juifs qui sont par Turquie savent ordinairement parler quatre ou cinq sortes de langages: dont y en a plusieurs qui en savent parler dix ou douze. Ceux qui se partirent d'Espagne, d'Almagne, Hongrie et de Boesme ont appris le langage à leurs enfants, et les enfants ont appris la langue de la nation où ils ont à converser, comme Grec, Esclavon, Turc, Arabe, Arménien et Italien. Il y en a peu qui savent parler françois: car aussi n'ont à traffiquer avec les François. Il ne fut onc que les Juifs n'aient esté grands traffiqueurs, et ont sceu parler plusieurs sortes de langues: chose qui se peut facilement prouver par les historiens: et aussi que l'Escriture sainte en fait mention. Car lorsque les Juifs vindrent de toutes parts des pays estrangers pour estre à la feste de la Pentecouste en Jérusalem, les apostres de Nostre Seigneur n'estoyent jamais partis de Galilée et ne scavoyent parler que la langue de leur pays de Judée: et toutesfois ce jour là un chacun d'eux sceut parler toutes langues de dessous le ciel; et les Juifs qui estoyent presents en eurent grande merveille: car ceux qui estoyent venuz du pays des Parthiens et les autres de Médiens et Elamites, de Mésopotamie et de toutes parts de Judée, les autres de Cappadoce, de Pont et d'Asie, de Psidie Pamphylie et Egypte et des parties de Lybie et autres qui estoyent là venuz de Romè avec plusieurs prosélytes, c'est-à-dire ceux qui de leur bon gré s'estoyent renduz Juifs, et ceux qui estoyent venuz de Crète et d'Arabie oyants parler les apostres, estants tous estonnez, se demandoient les uns aux autres: «Ceux cy qui parlent ne sont-ils pas Galiléens? et toutesfois nous oyons un chacun notre langage, auquel nous sommes nez.» Ces parolles sont escrites aux actes des Apostres: par lesquelles prouvons que de toute ancienneté ils traffiquoyent par tous les pays du monde. La simplicité des Turcs a esté rendue plus composée par la conversation des Juifs qu'ils n'estoyent avant qu'ils les eussent fréquentés: comme aussi les François se sont quelque peu changez

pour la conversation des estrangers, ou pour le moins leurs esprits endormis en sont quelque peu plus éveillez. Les Juifs, quelque part qu'ils soient, sont cauteleux plus que nulle autre nation. Ils ont tellement embrassé tout le trafic de la marchandise de Turquie que la richesse et revenu du Turc est entre leurs mains. Car ils mettent le plus haut pris à la recepte du revenu des provinces, affermans les gabelles et l'abordage des navires¹ et autres choses de Turquie. C'est la cause qui les fait s'efforcer d'apprendre les langues de ceux avec lesquels ils traffiquent. Les marchands juifs ont cette astuce, que quand ils viennent en Italie, ils portent le turban blanc, voulants par tel signé qu'on les estime Turcs: car on y prend la foi d'un Turc meilleure que celle d'un Juif. Les Juifs voyageurs portent le turban jaune....

Et pource qu'avons souventesfois esté contraincts de nous servir des Juifs et les hanter, avons facilement recogneu que c'est la nation la plus fine qui soit, et la plus pleine de malice. Ils ne mangeront jamais de la chair qu'un Turc, Grec ou Frank ait apprestée, et ne veulent rien manger de gras ne des Chrestiens, ne des Turcs: ne boivent de vin que vende le Turc ou Chrestien. Ils ont tant de difficulté entre eux et de scismes que plusieurs sont d'opinion contraire les uns aux autres. Il y en a qui ont des esclaves chrestiens tant masles que femelles, qui les font travailler en divers ouvrages le jour de samedy, comme à l'imprimerie à Constantinople, ou à la marchandise: et se servent des femmes chrestiennes esclaves, ne faisant autre difficulté de se mesler avec elles ne plus ne moins que si elles estoyent Juives. Toutes lesquelles choses les autres repoussent comme une hérésie en leur loy, voulants que si un Juif a acheté une esclave chrestienne, il ne la doit point cognoistre, en tant qu'elle est chrestienne, ne faire travailler son esclave au samedy, en tant qu'il luy fait la besongne. Mais les autres respondent que cela ne leur est pas défendu, entant que ce sont choses achetées de leur argent. Et de bonne mémoire, un Juif médecin fils du Grand Seigneur estant à Cognes avoit deux belles jeunes Espagnoles esclaves chrestiennes qui parloyent aussi italien, qu'il tenait pour son service et en avoit eu des enfants: et toutesfois ils (*sic*) les vouloit revendre; desquelles avons ouy dire avoir dueil qu'il leur fallust tomber es mains des Turcs. Car quand un Turc a ainsi tenu quelque jeune esclave et qu'il en a eu des enfants, il la revend au plus offrant pour en avoir une autre et en acheter une autre. Dont advient que telle femme se trouvera avoir été vendue au marché vingt fois trente fois, et les hommes au cas pareil avoir esté venduz quarantes fois telles fois aux Juifs telles fois aux Turcs. Les Juifs plus scrupuleux veulent nommément qu'il leur soit prohibé de ne user avec les femmes étrangères: mais qu'il leur est licite s'ils ont une esclave de leur loy,

¹ Hammer (III, 481-87) énumère ces différents impôts, tous affermés, et notamment cette dernière taxe: taxe d'arrivée (Resmi Kudum.).

de s'en servir ainsi que bon leur semble. Ceux qui médecent en Turquie par Egypte, Syrie et Anatolie, et autres villes du pays du Turc, sont pour la plus grande partie Juifs : toutefois il y en a aussi des Turcs : et les Turcs sont les plus sçavants et sont assez bons praticiens. Mais au demeurant ils ont peu des autres parties requises à un bon médecin. Il est facile aux Juifs de sçavoir quelque chose en médecine, car ils ont la commodité des livres Grecs, Arabes et Hébreux, qui ont esté tournez en leur langage vulgaire comme Hippocrates et Galien, Avicenne, Almansor ou Rasis, Serapion et autres auteurs Arabes. Les Turcs ont aussi les livres d'Aristote et de Platon tournez en Arabe et en Turc Les drogueurs ou matérialistes qui vendent ordinairement les drogues par les villes de Turquie sont pour la pluspart hommes Juifs : mais les Turcs sont plus sçavants en la cognoissance d'icelles et ont plus de matières médicinales, etc (p. 184-185).

Ce chapitre, si intéressant pour l'histoire des Juifs en Turquie, confirmé et complète ce qu'on sait déjà par d'autres auteurs ou par Belon lui-même, des imprimeries juives à Constantinople, de l'« arrentement » (affermage) des impôts, etc. Belon a très bien vu le rôle considérable joué par les Juifs d'Espagne à l'égard des Turcs. Cette *simplicité rendue plus composée*, n'est-ce pas une charmante façon d'exprimer à la fois le bien et le mal de la civilisation d'occident apportée par les Juifs d'Espagne? D'autre part, Belon constate une fois de plus la présence d'Askenazim venus d'Allemagne et de Bohême. Sans nous arrêter à la petite dissertation de Belon sur le « don des langues », bornons-nous à quelques remarques indispensables.

Si les Juifs de Turquie portaient en Italie le turban blanc, pour qu'on les « estimât Turcs », c'est sans doute surtout dans un but que Belon n'indique pas : afin d'échapper à toute persécution possible en se réclamant de leur qualité de sujets du Sultan. Ce qui se passa après 1553 confirme cette hypothèse.

Ce que Belon dit des « schismes » et des controverses entre Juifs montre qu'il savait observer, et qu'il dut causer longuement avec des Juifs pour être au courant de leurs discussions. Ces discussions étaient anciennes et subsistaient toujours entre les communautés italiennes ou orientales, ultra-orthodoxes, qui au début du siècle excommuniaient les Karaïtes, et les communautés moins strictes des Espagnols et Portugais immigrés.

Le Juif « médecin fils » du Grand Seigneur que Belon vit à Cognes (= Konieh) est-ce Joseph Hamon¹, ou un autre fils de

¹ A propos de Joseph Hamon a-t-on déjà signalé le fait suivant? C'est à lui et

Moïse Hamon? Rappelons qu'à la même époque M. d'Aramon, ambassadeur, parlait dans ses dépêches du fils du médecin du G. S., à propos du séjour de la célèbre Doña Gracia Mendezia à Venise (1549).

Sur les médecins juifs en Turquie les documents abondent. Mais Belon nous montre que les Juifs, eux-mêmes, se confiaient parfois à des médecins Turcs, dont la science était assez rudimentaire. On va en juger.

... Nous veismes faire une médecine superstitieuse, dont avons bien voulu écrire la relation. Ce fut qu'un Turc médecin un Juif fort malade de la rate, en print la mesure avec du papier par dessus le ventre : et porta la mesure à un jeune Noyer et coupa autant de son escorce que la mesure de la rate estoit grande : et avec plusieurs parolles en Turc qu'il dist et autres ceremonies faites, retourna au Juif et luy mist l'escorce dessus le ventre : en après il la pendit en la cheminée avec un fil, et asseura au Juif que comme l'escorce seicherait, tout ainsi son mal diminuerait. Et pour ce qu'assistames à cette médecine, l'avons bien voulu écrire. Mais le Turc nous sembla assez mauvais médecin d'avoir cherché la rate au milieu du ventre sur le nombril, qui estoit signe qu'il fust mauvais anatomiste (p. 50).

CHAPITRE XIII. — Du trafic et des marchez en Turquie.

..... Les Juifs qui furent chassés d'Espagne et quelques chrétiens reniez ont dressé des boutiques tant de grosserie que de quincaillerie en Constantinople, à la façon de Latins, qui est cause qu'ils trompent et en abusent comme en Europe où l'on voit grand nombre de boutiques en chaque petite villette et bourgade ou à peine y a dix ou douze sortes de choses, encor sont elles pourries et vieilles..... Les femmes Juives qui ont liberté d'aller le visage découvert sont communément par les marchez de Turquie, vendants des ouvrages faits à l'aiguille. Et entant que la loi de Mahomet défend que les Turques ne se trouvent en public à vendre ne acheter, elles les font vendre aux Juives. Toutesfois la loi n'est gardée si étroite qu'on ne trouve bien quelques Turques vendant leurs hardes par les marchez, ayant un voile devant le visage au travers duquel peuvent bien voir..... Elles vendent ordinairement serviettes, mouchoirs, couvrechefs, ceintures blanches, souilles d'orilliers et autres tels ou-

sans doute avant lui à son père et à son grand-père qui lui transmirent leur charge de médecin du Sultan, qu'appartenait, en 1562 le célèbre et magnifique manuscrit de Dioscoride, actuellement à la Bibliothèque impériale de Vienne. Voir à ce sujet le très intéressant passage de Busbeck (Lettre IV, à la fin) et Hammer (tome III, p. 364). — Il résulte aussi de la date de la lettre de Busbeck et de ce qu'il dit d'Hamon que Moïse Hamon, sûrement vivant en 1554, était mort, non pas seulement avant 1565, comme le dit Grætz, mais avant 1562.

vrages de plus grande valeur, comme pavillons de lits et garnitures de lits en diverses façons que les Juifs achètent pour vendre aux étrangers (182-182b).

Le passage suivant complète ce que Belon a déjà dit des esclaves. L'esclavage, institution commune à toutes les populations du Levant, n'était d'ailleurs qu'une autre forme de la domesticité d'Occident. Belon le constate : « la fortune des esclaves... pourrait estre comparée aux serviteurs de notre Europe... Un esclave peut contraindre son maître de deux choses, ou de lui taxer sa rançon, ou bien luy dire le temps de son service » (chap. xxix, p. 193).

Citons maintenant ce qu'il dit des Juifs tombés en esclavage, et des rapports entre Turcs et Juifs :

CHAPITRE XXIX. — *A la fin.*

..... Les chrestiens aussi peuvent bien tenir des esclaves tant masles que femelles, qu'ils achètent à leurs deniers, comme aussi font les Juifs : mais les chrestiens ne les Juifs ne peuvent tenir un Turc esclave. Un Juif peut bien tenir un chrestien tant homme que femme comme aussi un chrestien peut tenir un Juif. Mais les Juifs sont tant confederez entr'eux et pleins de finesse qu'ils ne laissent jamais un de leur nation esclave ; car s'il est prins sur mer ou sur terre, en guerre ou en paix, ils font telle diligence de le recouvrer qu'il n'y demeurera pour argent. Toutesfois les Turcs les ont en tres grande haine et ne les souffrent pas volontiers en paix qu'ils ne leur disent des injures, et principalement sur les grands chemins (p. 495).

Voici un dernier passage et qui n'est pas le moins curieux :

CHAPITRE XLVI.

Il n'y a bouchers qui soyent plus habilles a apprester les chairs fraiches que ceux de Turquie. Tous en quelque lieu qu'ils soyent, ont acoustumé de regarder au fiel quand ils ont éventré quelque bœuf, pour voir s'il n'y a point de pierre dedens : d'autant que souventesfois il s'y engendre une pierre que les Arabes ont appelé du nom propre Haraczi. Avicenne, autheur Arabe a, décrit sa vertu par le menu. Les Juifs l'ont en grande estimè et honneur plus que les Turcs : car les Turcs estants plus sains que les Juifs n'en ont pas si grand affaire. Les Juifs sont communément mal colorez et tourmentez de la jaunisse et ont cette particulière nature qu'ils sont mornes et mélancholiques non seulement en Turquie mais en Allemagne, Italie, Boesme et France ; et quelque part qu'ils soyent ils sont lents et pensifs. Ceux qui sont en Turquie ne trouvent plus

singulier remède pour leur maladie que d'user de la pierre de Haraczi (p. 205).

La fin de l'ouvrage de Belon ne contient plus rien concernant les Juifs. Il note pourtant l'existence d'une colonie de Marannes à Brousse.

CHAP. XLIX.

Ils parlent trois langues en Bource (Brousse) qui sont quasi communes aux habitants. L'une Espagnolle pour les Juifs (p. 207).

Il convient de rapprocher des extraits de Belon un passage (le seul à citer d'ailleurs) de la « *Cosmographie du Levant* », de A. Thevet d'Angoulême (Lyon, 1556, in-4°). Nous ne dirons rien de cet auteur dont le voyage en Levant suivit immédiatement celui de Belon (1549-1554). M. Salomon Reinach l'a déjà fait connaître aux lecteurs de la *Revue*, en donnant des extraits de la *Cosmographie universelle*, ouvrage d'ensemble paru plus tard.

« Aujourd'hui, la ville de Rhodes est la pluspart habitée de Juifs qui tiennent la ferme du port de mer dudit lieu, pource que communément le Grand Turq en est mieus payé que des Turqs naturels, avec ce qu'ils creignent plus d'ofenser que les autres. Tout le bien desdits Juifs consiste en deniers, tellement qu'ils possèdent ne vignes ne terres, ny héritage quelconque, de creinte qu'ils ont qu'il ne vienne un Grand Seigneur qui les expulse et bannisse ainsi qu'autrefois leur en est pris. Or ont ils ce de louable, entre eus, qu'ils font une taille pour délivrer les autres Juifs qui ont esté pris et mis aux galères : et de fait, quand ce vient au bout de l'an, il se trouve un merveilleux amaz de deniers.... » (p. 140).

Notons seulement que Belon, qui signale toujours la présence des Juifs dans toutes les villes où il en rencontre, ne parle pas de Juifs à Rhodes en 1547. Tandis que Thevet, en 1552, et plusieurs auteurs postérieurs, constatent une importante colonie de Juifs à Rhodes. Faut-il en conclure que les Juifs n'émigrèrent à Rhodes qu'au milieu du siècle, bien que l'île des chevaliers de Saint-Jean appartint aux Turcs depuis 1522 ?

PAUL GRUNBAUM.